

# 1492, ANACAONA L'INSURGÉE DES CARAÏBES

Paula Anacaona • Illustrations Claudia Amaral



ANACAONA  
EDITIONS

## DE LA MÊME AUTEURE

### **Roman**

*Tatou*, éditions Anacaona, 2018.

### **Romans jeunesse**

*Jorge Amado, un écrivain sur les terres du cacao*, éditions A dos d'âne, 2016.

*Maria Bonita, une femme parmi les bandits*, éditions A dos d'âne, 2016.

### **Participation à des anthologies de nouvelles**

« Super carioca », *Je suis Rio*, éditions Anacaona, 2016.

« Pitbull », *Je suis encore favela*, éditions Anacaona, 2018.

« Prospect Park », *Je suis encore favela*, éditions Anacaona, 2018.

© Editions Anacaona, 2019.

Maquette : Catherine Lesnes

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

ISBN : 978-2-490297-01-6

*Il s'agit d'une histoire vraie – aussi vraie que possible.*

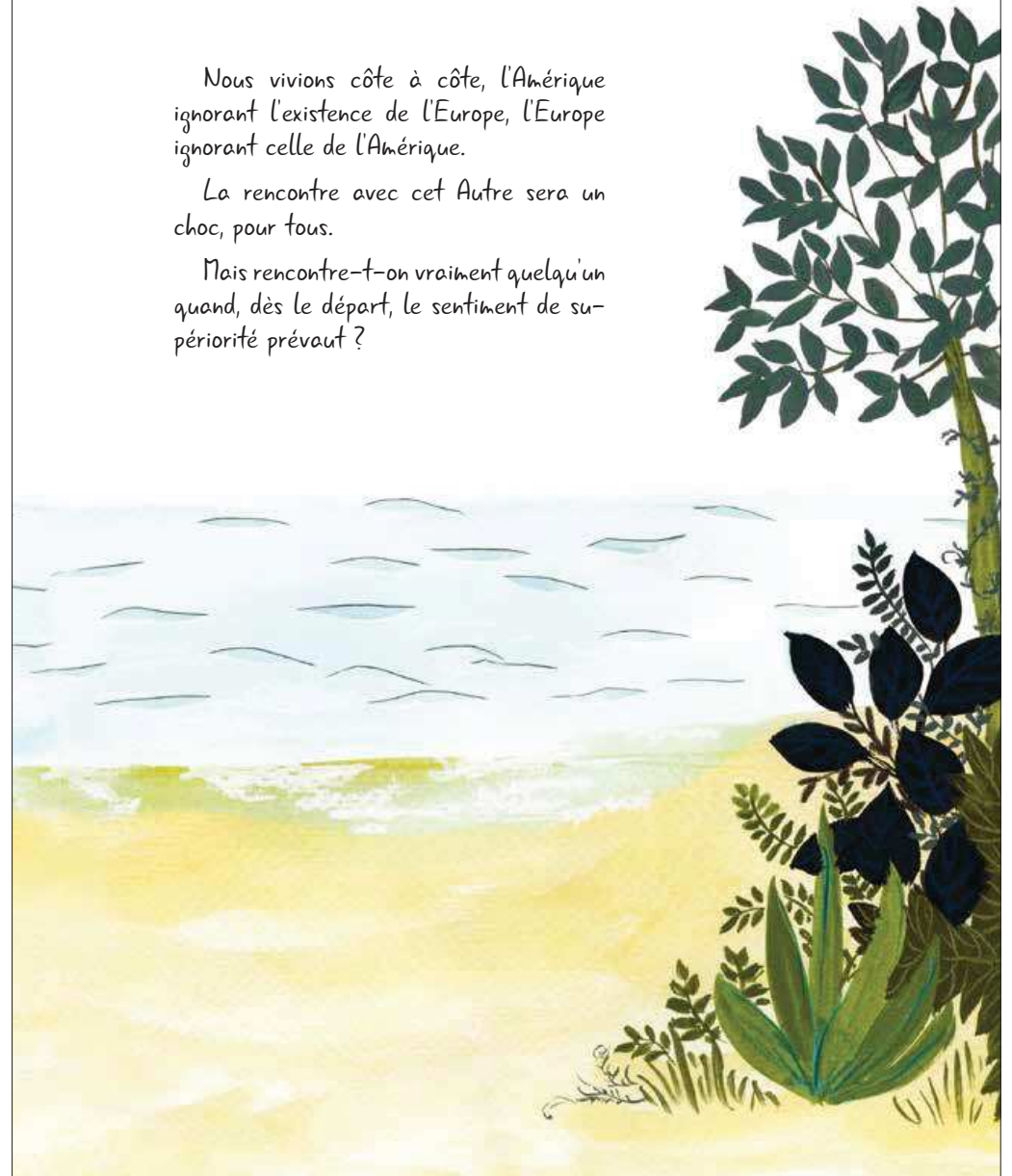


## LA RENCONTRE

Nous vivions côte à côte, l'Amérique ignorant l'existence de l'Europe, l'Europe ignorant celle de l'Amérique.

La rencontre avec cet Autre sera un choc, pour tous.

Mais rencontre-t-on vraiment quelqu'un quand, dès le départ, le sentiment de supériorité prévaut ?





# Bienvenue à Ayiti, la terre des hautes montagnes !

Notre île est bercée par les vents alizés et entourée d'une mer turquoise regorgeant de poissons, nos montagnes sont traversées de cascades d'eau fraîche et nos plaines couvertes d'une végétation luxuriante. La nature nous a comblés.



Nos ancêtres Arawaks sont originaires du bassin de l'Orénoque, sur le continent. Ils se sont vaillamment lancés à l'assaut de la mer sur leurs canoas, et ont migré vers les îles des Antilles il y a des centaines d'années. Une fois installés là, ils sont devenus Taïnos, ce qui dans notre langue veut dire "bon et noble".

Nous racontons encore leur périple jusqu'à l'île enchantée de Quisqueia, "la terre grande, mère des terres", que nous appelons également Ayiti, "la terre des hautes montagnes". C'est notre légende fondatrice... Contée et racontée lors des areitos<sup>1</sup>, notre peuple se remémore ses mythes fondateurs, ses histoires, la fondation de ses bohios – un seul mot pour décrire la hutte, le village, l'île.

J'aime chanter car le chant rend heureux, et être heureux fait chanter. J'aime entendre résonner les tambours, les maracas, les flûtes... J'aime la danse et la poésie.

Ayiti m'inspire ! Mon âme s'élève à la contemplation de la nature... J'aime sentir les parfums de la terre après la pluie, j'aime observer les différents tons de bleu et de vert de l'océan, j'aime me laisser baigner par la lumière de la lune quand elle est pleine et, par-dessus tout, j'aime me remémorer les ouragans qui balaient notre île...

<sup>1</sup> Cérémonie poétique, musicale et dansante de la culture taïno.

Il m'arrive de ne plus bouger, saisie par la magie de la vie, oubliant tout autour de moi, perdue dans l'instant présent.

J'accueille avec bonheur cet état de joie profonde, le visage lumineux, le cœur vibrant, ouvert sur l'invisible, l'infini, le Grand-Tout.

L'accès à la béatitude se gagne jour après jour, nuit après nuit. Je m'en approche...

Je suis Anacaona, cacique, sœur de cacique, et bientôt femme de cacique. Princesse et reine à la fois ; femme, fille et sœur heureuse et comblée, confiante dans le cours de l'existence.

Ah ! Comme la vie est douce à Ayiti...



À quelques milliers de kilomètres de là...

Depuis 1485, Cristobal Colón, un marin génois, est persuadé de pouvoir trouver une nouvelle voie vers l'Orient. Il pense qu'il est possible de rejoindre par le ponant Cathay<sup>1</sup> et la mythique Cipango<sup>2</sup> que Marco Polo avait atteints par voie terrestre plus d'un siècle auparavant.

Il sait, comme la plupart des intellectuels de l'époque, que la Terre est ronde. Il a écouté les récits de marins perdus, naufragés, rescapés. Il a vu, lors d'un voyage sur la côte ouest de l'Irlande, une barque dérivant avec deux cadavres d'un phénotype inconnu : une peau « olivâtre », des cheveux très noirs et raides, des fronts proéminents... Il a vécu à Madère, dans l'océan Atlantique, où il a vu la mer rejeter des plantes et des bois inconnus – et même des objets travaillés qui ne semblent ni Européens ni Africains. Cela l'amène à la conclusion qu'il y a des terres habitées à l'ouest.

Il cherche à faire financer son expédition et se tourne vers le souverain du Portugal, qui refuse à deux reprises. João II est bien trop affairé par la découverte et la conquête de l'Afrique. La reine Isabela d'Espagne refuse également, trop occupée par la reconquête de Grenade aux Musulmans.

Pourtant, Colón en est persuadé : on peut arriver à l'est par l'ouest. Entre la pointe est de l'Occident et la pointe ouest de l'Orient, la mer n'est sûrement pas bien vaste, affirme le marin, sans être entendu...

Enfin, les souverains d'Espagne se laissent convaincre. Les routes vers l'Orient sont entravées et il est désormais difficile d'obtenir le poivre noir, la cannelle, les clous de girofle d'Inde ou de Ceylan : les Turcs viennent de reprendre Constantinople et contrôlent le Moyen-Orient, et le voyage par circumnavigation de l'Afrique est long, périlleux et aux mains des Portugais...

Colón laisse entrevoir les retombées économiques potentielles d'une nouvelle route. Et rappelle les richesses merveilleuses de cette région dont parlait le marchand italien. Enfin, en désespoir de cause, il laisse

1 La Chine du Nord, popularisée par Marco Polo.

2 Nom donné par Marco Polo au Japon, qui veut dire en chinois « Empire du soleil levant ».



entendre qu'il pourrait proposer son projet à l'ennemi juré de la couronne de Castille – le roi de France...

En 1492, sept ans après sa première demande, la reine Isabela donne à Cristobal Colón trois caravelles et accepte ses prétentions mégalomanes : être nommé Amiral de la mère océane, gouverneur et vice-roi des terres découvertes, sans compter les privilèges financiers. Le pari n'est pas si risqué – si ce Génois insistant ne découvre rien, il n'aura rien ; et s'il dit vrai...



Enfin, l'argument religieux a sûrement compté : en pieux chrétien, Colón annonce vouloir convertir au christianisme le Grand Khan, l'empereur de Chine, et peut-être même tous ses sujets. L'Espagne, qui vient de reconquérir une partie de son territoire sur les Musulmans, se sent protégée de Dieu.



Colón lève l'ancre le 3 août 1492 avec moins de cent marins et trois nef de petit tonnage, d'à peine vingt mètres de long. Direction, les Indes !

Il passe par les îles Canaries, puis descend l'Afrique le long du golfe de Guinée en se laissant porter par les alizés... Les marins s'inquiètent de la force de ces vents qu'ils naviguent pour la première fois : pourront-ils remonter au retour ? Colón est confiant. Il cingle plein ouest.

Ils naviguent désormais depuis un peu plus d'un mois. L'océan est recouvert d'herbes à la surface, et l'équipage est persuadé d'être à proximité d'une terre ferme. Les marins voient des tourterelles, des albatros – des oiseaux qui, c'est bien connu, ne s'éloignent jamais de la terre ferme !

Mais toujours rien... Les trois caravelles s'enlisent et naviguent péniblement parmi ces algues gigantesques, qui ressemblent aux bras de pieuvres monstrueuses... Les marins, superstitieux, paniquent.

Il s'agit en fait de la mer des Sargasses – une zone calme, sans vent ni vague.

Les caravelles sont immobilisées au milieu de cette immense prairie marine, dont aucun navigateur n'avait jamais parlé. Le découragement et

l'inquiétude sourdent. Tous les soirs, l'équipage entonne le *Salve Regina* et prie avec ferveur...

« *Chaque heure se transforme en année* », écrit l'Amiral dans son journal.



Deux mois que Colón et son équipage sont partis.

Se sont-ils perdus ? Plusieurs fois, les marins, victimes d'illusions d'optique, croient voir la terre. Mais les jours passent et les réserves d'eau douce et de nourriture s'épuisent...

Colón est habité par son idée. Il sait qu'il n'a pas tort. Puis il a un éclair de génie et décide de changer de route. Cap ouest-sud-ouest !

Pour remotiver ses hommes, l'Amiral promet au premier marin qui verra la terre un pourpoint de soie, en plus des dix mille maravédís de rente perpétuelle promis par les Rois.

Enfin, un jour d'octobre 1492 :

— Terre !

Colón croit d'abord être au Japon, puis réalise qu'il est plus au sud : aux confins de la Chine, probablement ?

La *Niña*, la *Pinta* et la *Santa Maria* sont arrivées sur l'île de Guanahani<sup>1</sup>, l'île de l'iguane. C'est un véritable paradis tropical : des arbres très verts, beaucoup d'eau et de fruits.

Colón débarque avec deux capitaines, un notaire royal et son encrier. Son premier geste est de s'agenouiller, en larmes, pour remercier Dieu. Puis il



<sup>1</sup> Située dans les actuelles Bahamas.



plante la croix et la bannière royale où trônent, surmontés d'une couronne, un F et un Y de chaque côté de la croix rouge.

Sans se préoccuper des autochtones qui l'entourent, il baptise l'île San Salvador, en l'honneur du Saint Sauveur, et fait dresser l'acte de propriété par le notaire.

Cristobal Colón a pris possession de l'île au nom du Roi et de la Reine catholique d'Espagne.



Colón vient de découvrir un autre monde – plus précisément les Grandes Antilles, entre le nord et le sud de ce long continent qui jusqu'alors n'apparaît sur aucune carte, bien qu'il soit habité depuis des milliers d'années... Colón, à qui l'on attribuera la « découverte » de ce « Nouveau monde » – alors que les Vikings dès le 11<sup>e</sup> siècle, ou des marins égarés, avaient sans aucun doute déjà foulé le sable de son littoral...

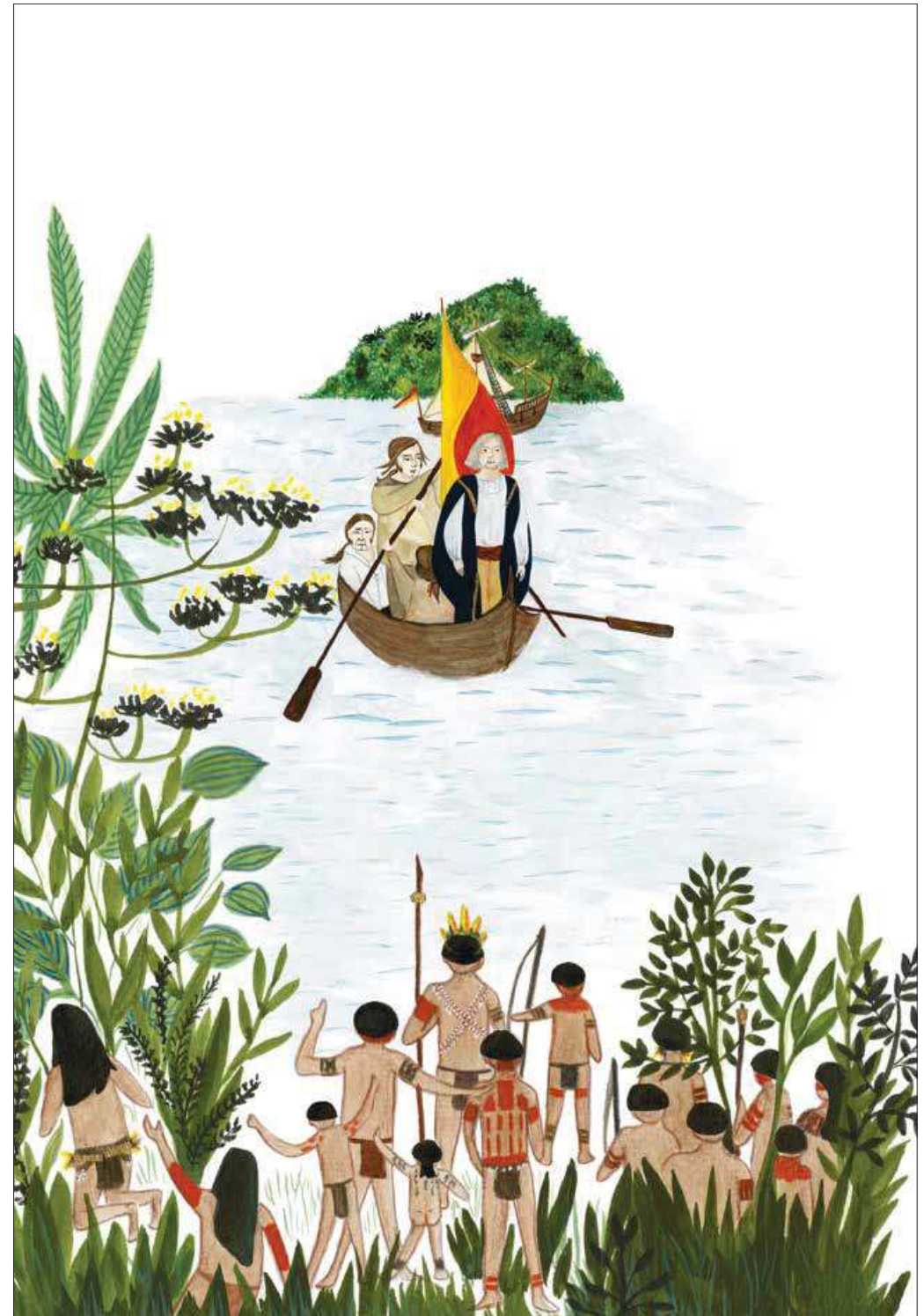
Il appelle ces hommes et ces femmes entièrement nus « Indiens » puisqu'il croit avoir débarqué dans les Indes.

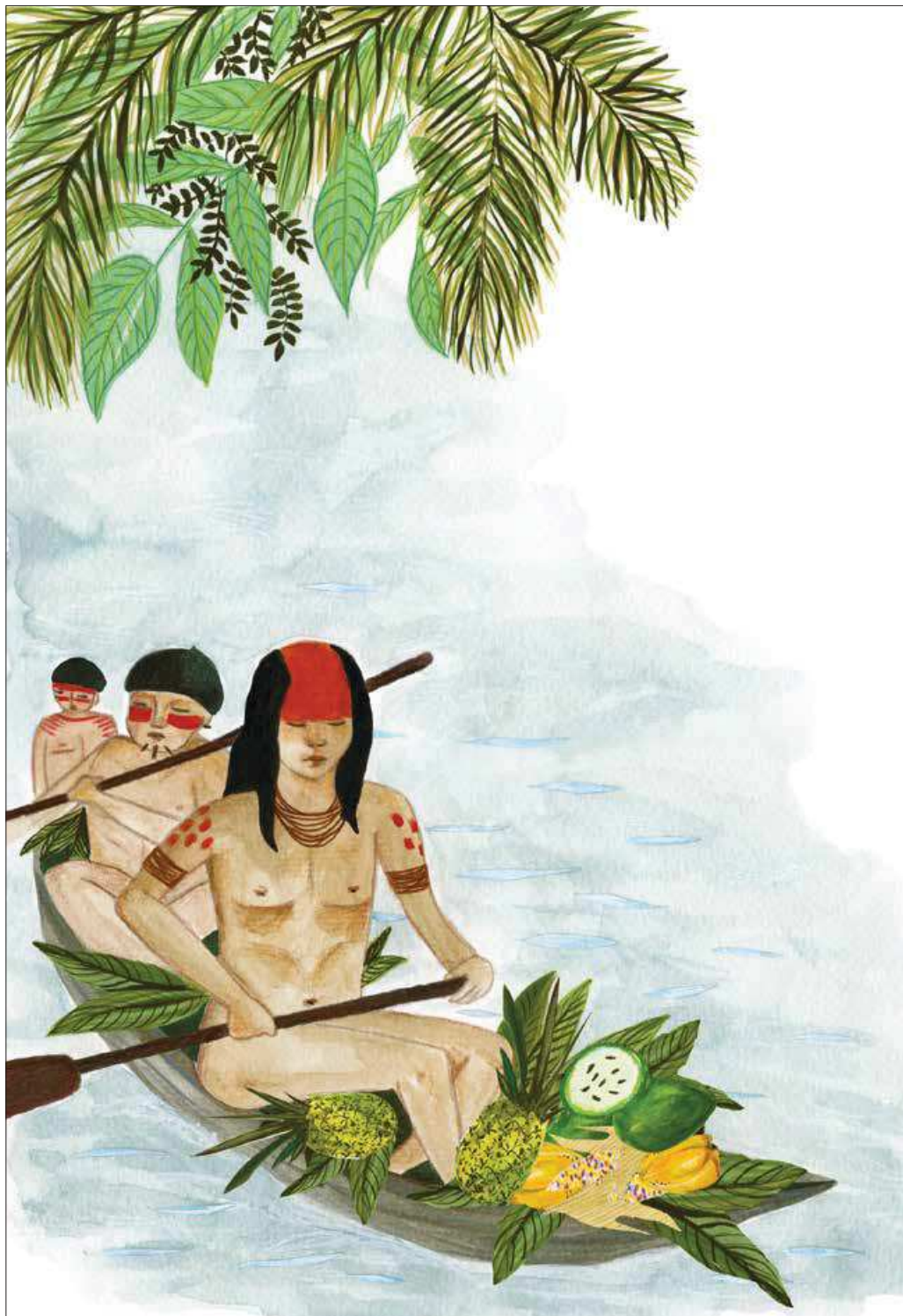
À défaut de pouvoir échanger des mots, ils échangent quelques biens : grelots, perles de verre et autres choses de peu de valeur qui ravissent les autochtones. En échange, ceux-ci apportent des perroquets, du coton en pelote, des sagaies – et surtout de la nourriture fraîche : un délice, après le pain grouillant d'asticots des cales du bateau...

*« Ils sont tous très bien faits, très beaux de corps et très avenants de visage. Leurs yeux sont très beaux, leurs cheveux lisses. Ils sont de belle stature et de belle allure, les jambes très droites et le ventre plat »,* écrit Colón dans son Journal.

Cette première rencontre est amicale et pacifique.

Presque idyllique.





**Pendant** quelques semaines, les trois caravelles vont longer les côtes sans jamais s'aventurer à l'intérieur des terres. Les Espagnols<sup>1</sup> restent sur leur navire, foulent les plages, guère plus.

Les îles s'étirent en une multitude de chapelets. Les populations autochtones semblent craintives au premier abord, puis deviennent très accueillantes. Elles viennent les rejoindre à bord de *canoas*, ces longues barques faites d'un seul tronc, pouvant contenir quarante hommes – et même jusqu'à quatre-vingts. Colón en a aussi vu de toutes petites, pour une personne. Lui, le marin, s'extasie de leur maniabilité.

Les Taïnos<sup>2</sup> ravitaillent les voyageurs, offrent de l'eau, de la nourriture, de cadeaux. Colón, en échange, leur donne « *de la pacotille* ».

Les caravelles longent la côte orientale de Cuba... La côte est densément peuplée : partout, des villages – et des feux de fumée qui s'allument, pour signaler la présence des étrangers.

Les vallées qui apparaissent au loin sont entièrement cultivées, travaillées. Colón écrit : « *Dans chaque village, il y a une seigneurie, avec un seigneur à qui tous obéissent à merveille. Tous ces chefs sont sobres en paroles et de nobles usages* ».

Enfin, les marins perdent de vue la terre cubaine.



En ce 6 décembre 1492, alors que le soleil se lève et dissipe la brume matinale, retentit de nouveau :

— Terre !

1 Nous appelons « Espagnols » les habitants de la péninsule ibérique, même si à l'époque ceux-ci mettaient plutôt en avant leur région d'origine : Castille, Pays Basque, Estrémadure... De même, nous les appelons parfois « Européens », même s'ils s'appelaient « Chrétiens ».

2 Nous utilisons « Taïnos » pour désigner globalement les populations rencontrées par Colón aux Grandes Antilles, par opposition à celles des Petites Antilles, les Kalinagos. Mais en réalité les Taïnos se divisent en plusieurs sous-groupes, et parlent le taïno, le macorix et de nombreuses langues vernaculaires.



J'ai été avertie de l'arrivée des étrangers bien avant qu'ils n'arrivent sur notre île. Des pêcheurs étaient revenus de Cubanacan<sup>1</sup> avec cette nouvelle : des hommes poilus jusqu'au visage, habillés malgré la chaleur, naviguant dans trois beaux canoas, y avaient fait halte et avaient rencontré les cacicas<sup>2</sup> de l'île. Des commerçants aux coutumes étranges, mais échangeant volontiers leurs marchandises contre les nôtres...

En plein match de batu, alors que j'encourageais mon équipe, j'ai entendu qu'on m'appelait. "Laissez-moi passer ! J'ai un message urgent pour la cacica Anacaona !"

1 Nom autochtone de l'île de Cuba.

2 Mot taïno à l'origine du mot « cacique ».



Mon messenger, à bout de souffle, s'est jeté à mes pieds et m'a raconté avoir vu au petit matin, sur la mer qui borde le royaume de Marien, des canoas surmontés d'immenses voiles blanches. Puis des embarcations plus petites se sont approchées, avec à leur bord ces hommes venant d'une terre lointaine. Aucune femme.



Les marins espagnols découvrent Ayiti par sa côte nord-ouest, qui fait face à Cuba. Ils sont chez le *cacica* de Marien, Guakanagarik.

Toute la journée, les caravelles sont escortées par des *canoas* emplies de Taïnos, qui les regardent « *comme des merveilles* », est persuadé Colón. En vérité, ce sont des guerriers – mais la signification des peintures de guerre lui échappe totalement.

Puis ces hommes et ces femmes qui s'étaient préparés à la guerre décident de ranger leurs flèches, javelines et massues devant les apparentes bonnes intentions de ces voyageurs. Ils les suivent prudemment, puis se hasardent à monter sur leurs navires.

L'Amiral a donné des consignes très claires à ses marins : il faut n'offenser personne, ne rien prendre aux autochtones contre leur volonté, offrir des cadeaux pour obtenir leurs faveurs. Les navires sont chargés de marchandises que les Rois d'Espagne ont fait acheter pour les échanges, et le troc s'installe.

Enfin, en fin d'après-midi, ils arrivent dans une jolie baie. Le cacique Guakanagarik a été prévenu de leur arrivée par ses *nitainos*, les chefs de villages. La plage est couverte de monde.

« *Les gens de cette île et de toutes les autres que j'ai découvertes vont tous nus, hommes et femmes, comme leurs mères les enfantent, quoique quelques femmes se couvrent un seul endroit du corps avec une feuille d'herbe ou un fichu de coton.* »

Guakanagarik, le corps enduit de teinture pourpre et le visage peint de longs traits noirs, une amulette au cou et coiffé d'une parure faite des plus belles plumes d'oiseaux, accueille les étrangers avec cordialité et tous les honneurs dus à un chef.

Il offre à ses invités à boire et à manger ; un ananas, symbole d'hospitalité, mais aussi du coton, du miel, des épices, des perroquets, un *hamaca*<sup>1</sup> ; il reçoit les Espagnols en amis. En retour, il reçoit des bagues, des croix, des perles, des grelots, des bonnets rouges – qui ravissent les Taïnos.

Colón s'émerveille de la générosité des Taïnos : « *Quand une chose est donnée, elle est donnée de grand cœur* ».

Guakanagarik lui a d'ailleurs offert sa coiffe de plumes. Pour Colón, c'est un signe de soumission évidente – en lui remettant sa couronne, le cacique ne lui remet-il pas son pouvoir ? Cela ne lui viendrait pas à l'idée que Guakanagarik puisse être détaché de ce bien matériel et le lui offre, comme il aurait pu lui offrir autre chose, en signe de respect, de bienvenue, de future amitié.



Nous avons immédiatement surnommé ces étrangers "Guamilenas", qui veut dire "Ceux qui sont tout habillés".

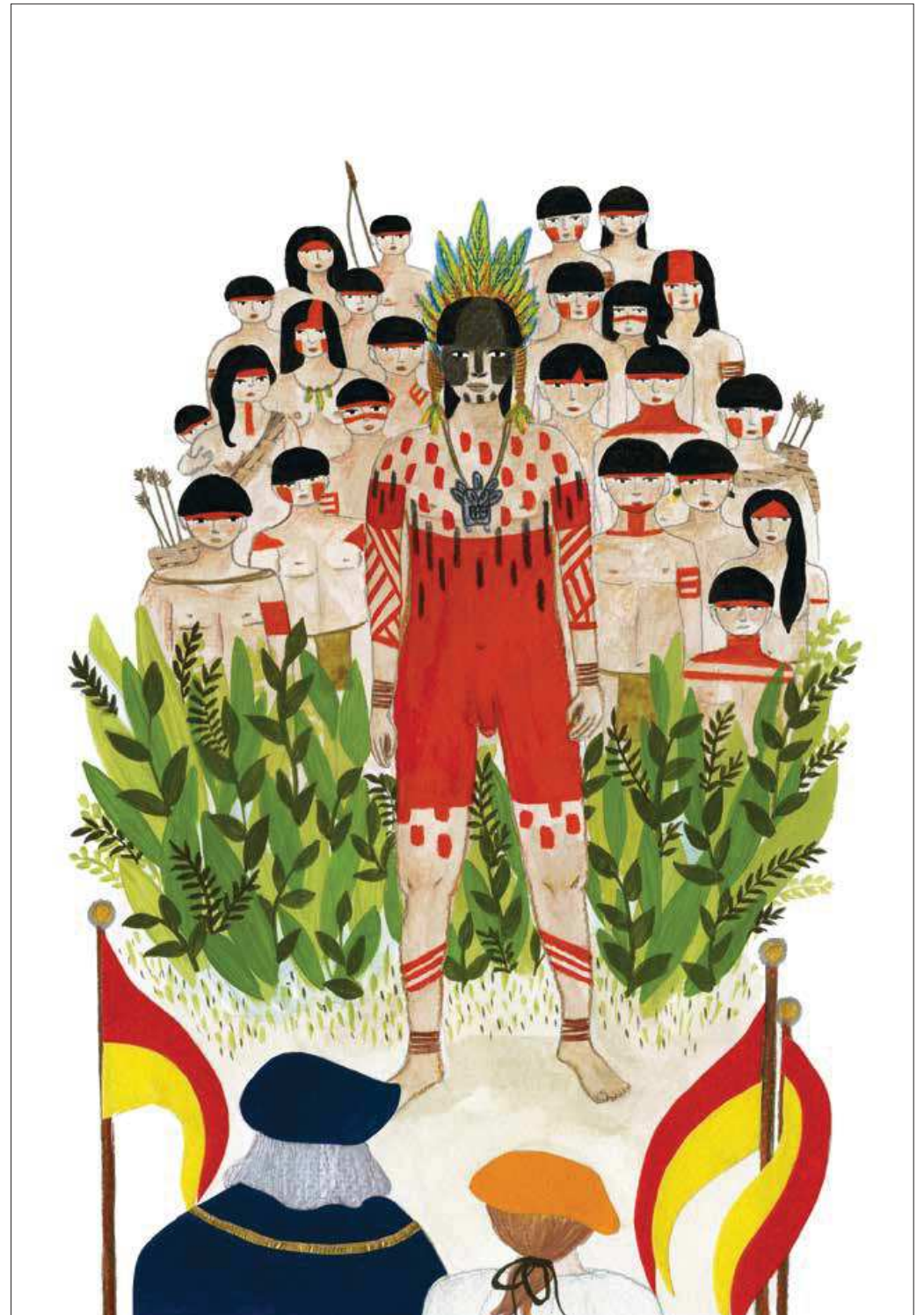
Au départ, nous n'avons pas été intimidés par ces hommes, même s'ils ne semblaient pas nés du même ventre Arawak que nous. Dans nos légendes apparaissaient déjà des êtres nés de l'autre côté de l'horizon.

Sont-ils de simples humains ou des humains dotés de pouvoirs spéciaux, comme nos buhítios<sup>2</sup> ?

Après tout, quelle importance ?

1 Mot taïno qui deviendra « hamac ».

2 Mot taïno signifiant « chamane ».





Cristobal Colón renomme l'île Hispaniola, la petite Espagne, en l'honneur des souverains Fernando et Isabela.

Il n'aura d'ailleurs de cesse, pendant ses quatre voyages, de rebaptiser tout ce qu'il voit – à la gloire de Dieu, de la Sainte Trinité et de la Sainte-Vierge en priorité, puis de ses souverains, puis lorsque le calendrier chrétien aura été épuisé, selon des observations naturelles...

Ce n'est pas anodin. Dénommer puis renommer équivaut à posséder. C'est « sa » Découverte.



Cristobal Colón et son équipage sont subjugués par la beauté d'Hispaniola.

Chaque crique semble plus propice que la précédente pour installer un port de commerce et Colón est tellement enthousiaste qu'il craint même d'être accusé de tout magnifier.

*« J'ai couru vingt-trois ans la mer, sans la quitter un temps qui vaille d'être compté, j'ai vu tout le Levant et le Ponant... J'ai parcouru la Guinée ; mais en toutes ces contrées ne se trouvera la perfection des ports de cette île »,* note-t-il.



La communication est difficile au début. Il y a bien un interprète, parti d'Espagne avec les caravelles – mais quelle langue pouvait-il bien parler, Chinois, puisque les marins pensaient arriver sur le continent asiatique ? Les semaines passent et à force de grands gestes et de mimes, la communication finit par s'installer. Rapidement, des Taïnos servent d'interprètes – en revanche, il ne viendrait à l'esprit d'aucun Espagnol d'apprendre le taïno.

Colón est persuadé qu'il faut leur « *apprendre à parler* » – leur charabia ne pourrait être considéré comme une langue.

Dans ce simple fait, c'est tout un système de pensée qui se met en place : c'est au vaincu d'apprendre la langue du vainqueur.

Vaincu, vainqueur.



Colón souligne à maintes reprises l'abondance de la végétation, la beauté de la nature, la douceur du climat, le parfum des fleurs, la saveur des fruits qui renvoient à la nudité, à l'innocence, à la naïveté et à la mansuétude des Taïnos.

Mais les premiers doutes de Colón apparaissent : d'un côté, c'est à Hispaniola qu'il a vu selon ses dires les Indiens les plus civilisés, avec les villages les plus élaborés, un système politique bien en place. De l'autre, il est frappé par leur nudité quasi intégrale – alors que les vêtements, pour lui, symbolisent la civilisation.

L'Européen en perd ses repères. Il est secrètement déçu de n'avoir rencontré que des sauvages...



Il ne montre aucune tentative de compréhension, et juge tout à l'aune de ses connaissances. Il apprécie les peaux claires car elles sont plus proches de sa propre carnation. Devant les caciques, la seule chose qui le préoccupe est de trouver l'équivalent en espagnol. Le *cacica* est-il un roi ou un gouverneur ? Et le *nitaino*, est-ce un gentilhomme, un gouverneur ou un juge ? Dans son esprit, il y a forcément une équivalence. Il n'envisage pas que le système politique puisse être autre.

Il compare tout à ce qu'il considère comme la norme universelle, et dès le départ pose sur les Taïnos un regard imbu d'ethnocentrisme.



En réalité, Colón s'intéresse peu aux hommes. Il les décrit au milieu de ses remarques sur le paysage, entre des descriptions admiratives d'oiseaux et d'arbres. Les Taïnos lui semblent dépouillés de toute culture : ils n'ont pas d'alphabet ni d'écriture, pas de religion ni de langue, décide-t-il. Pas de civilisation « brillante ».

Les Taïnos d'Hispaniola sont comme une page blanche.

**Les** civilisations américaines précolombiennes ont vécu fermées sur elles-mêmes, isolées pendant des siècles, à la différence de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe, qui avaient toujours été en contact.

Les Européens ignoraient totalement l'existence de l'Amérique et vice versa.

Deux mondes vivaient de part et d'autre de l'océan, chacun ignorant l'existence de l'autre. Cette rencontre a donc été d'une grande intensité. La découverte de cet *Autre* sera un choc – pour les Espagnols comme pour les autochtones américains.

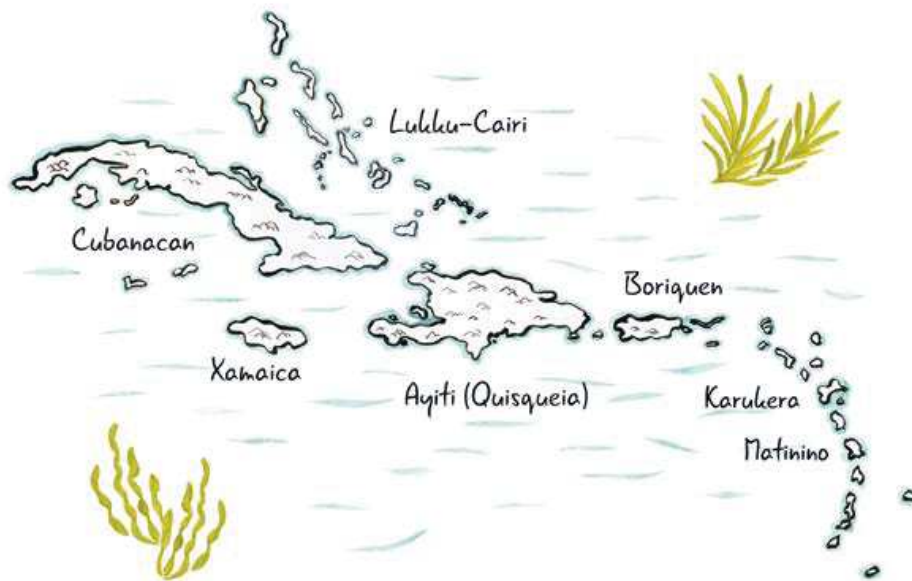
Mais rencontre-t-on vraiment quelqu'un quand, dès le départ, le sentiment de supériorité prévaut ? Certes, Colón, lors de son premier voyage, dit du bien des Indiens dans son Journal, mais, dans les faits, il ne leur parle jamais. Or n'est-ce pas en parlant à l'autre qu'on lui reconnaît la qualité de sujet ?...

Cristobal Colón a certes, et sans le vouloir, découvert l'Amérique.

Mais il n'a pas découvert les Américains.



**Ayiti** est une île prospère, très peuplée, animée, qui bouillonne d'activité, de femmes, d'hommes, d'enfants. Les Espagnols la comparent à une « *ruche humaine* ».



Les informations et les marchandises circulent dans toute l'île, entre les îles des Antilles et même avec le continent américain – le Yucatan, le Venezuela et l'Amérique centrale. Entre îles, on troque poissons, viandes, céramiques, coquillages, masques, ceintures, perles, objets.

Les Taïnos sont d'excellents marins et ont une parfaite connaissance de la mer des Antilles, de ses vents et de ses courants, ce qui leur permet de circuler et de commercer dans tout le bassin des Antilles. Leurs *canoas* monoxyles, construits dans une unique pièce de bois taillée dans un

tronc d'arbre, sont une prouesse technique – en plus d'être merveilleusement décorés et sculptés.

Nous sommes tous descendants d'Arawaks, mais avons chacun nos particularités. Les habitants de Kamaica<sup>1</sup> par exemple sont d'excellents artisans. Leurs hamacs de coton sont d'une douceur qui vous donnerait envie d'y passer toute la journée... Leurs canoas immenses sont magnifiquement peints, et leurs duhos sculptés comme inspirés par les dieux. Les habitants de Paraguachoa<sup>2</sup>, eux, savent chercher au plus profond des mers des coquillages qui renferment dans leur bouche de magnifiques perles blanches et nacrées. Et puis il y a nos voisins de Cubanacan, de Boriquen<sup>3</sup>, de Karukera<sup>4</sup>, de Natinino<sup>5</sup>...



En langue taïno, Ayiti signifie « terre des hautes montagnes ». L'île est vallonnée, et son sommet culmine à plus de 3000 mètres d'altitude.

- 1 Aujourd'hui Jamaïque.
- 2 Aujourd'hui île de Margarita (Venezuela).
- 3 Aujourd'hui Porto Rico.
- 4 Aujourd'hui Guadeloupe
- 5 Aujourd'hui Martinique

